

RÉDACTION
ADMINISTRATION
BUREAU D'ABONNEMENTS

Rue Pépinet, 3.

On s'abonne dans tous les bureaux de poste.
Compte de chèques postaux U.I.
Les abonnements partent
du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

Un an 6 mois 1 an 1 mois	Fr. 28 — 16 — 8 50 8 50
étranger (aéronef suisse)	40 — 20 50 10 50 —
(Abonnements pris à la poste : 20 cent en plus.)	
Prise du numéro : Suisse 10 cent. — Etranger 15 cent.	

(Abonnements pris à la poste : 20 cent en plus.)

Prise du numéro : Suisse 10 cent. — Etranger 15 cent.

Lausanne, 6 avril

EN RHÉNANIE**Impressions de Bonn**

Bonn, la jolie ville universitaire des bords du Rhin, appartient depuis quelques semaines à la zone française d'occupation. Elle était tenue jusqu'à cette date par les Anglais. Et ces braves Tommies s'y trouvaient si bien qu'ils ont fait des pieds et des mains pour y rester. Ils n'ont même pas hésité à noircir dans ce dessin ceux qui devaient leur succéder : « Vous verrez, disaient-ils aux autochtones assolés, vous verrez le régime que les Français vous imposent. Ils sont exaspérés par les ravages de votre armée dans leur pays pendant la guerre. Ils sont outrés de la mauvaise volonté que vous mettiez à payer votre dette envers eux. Pauvres gens que vous êtes ! Vous allez en voir de toutes les couleurs ! »

Ces discours avaient terrorisé les Bonnois. On raconte que la sœur de l'empereur Guillaume II, la princesse de Schaumbourg-Lippe, qui habite ici une magnifique villa, était particulièrement nerveuse. Elle doit avoir adressé en haut lieu interpellé d'ardentes suppliques tendant à ce qu'on lui laissât ses officiers britanniques et à ce qu'on l'ouvrît pas sa villa à des officiers français. On ne put tenir compte de sa requête. Et quelle ne fut pas sa surprise en constatant que ses hôtes nouveaux respectaient ses rideaux et ses tapis. Elle n'est pas encore revenue de sa stupeur.

La même surprise agréable attendait les simples bourgeois et plus spécialement les professeurs et les étudiants de cette Université de Bonn qui se prévaut d'un si brillant passé. Ils n'avaient pas bonne conscience, ces universitaires de tous âges. Si toutes les universités allemandes étaient empoisonnées d'esprit pangermaniste, celle de Bonn répandait un vent plus nocif que les autres. C'est foi que Guillaume II a mené la vie d'étudiant, c'est ici que la *Borussia*, le corps le plus aristocratique de toute l'Allemagne, tenait, avant la guerre et avant l'occupation par les Alliés, le haut du pavé. Bonn était dans l'Allemagne impériale un foyer de pangermanisme intellectuel. Ce foyer, de toute évidence, ne s'est pas éteint. On rencontre dans les rues les mêmes adolescents au visage balafonné, les mêmes jeunes gens coiffés de l'affreux *Särmter*. Ils ne se font plus suivre de leurs énormes dogues, les dogues étant aujourd'hui un objet de superbe luxue en Allemagne, mais ils ont recommandé leurs duels à la rapière. L'Allemand n'a donc pas versé assez de sang pendant la guerre ? Il tient donc à le voir couler d'une façon ou d'une autre ? La jeunesse germanique avait une admirable occasion de renier une institution barbare, sinistre parodie des tournois et qui n'a plus sa raison d'être. C'est un phénomène afflant que son empressement à ne point saisir l'occasion propice.

* * *

Les Anglais avaient interdit les duels à la rapière et l'on avait dit aux étudiants bonnois : « Vous verrez, les Français les interdiront aussi. » Mais les Français n'ont rien interdit. Il plait aux étudiants de Bonn de se découper des pommes frites dans les joues : allez-y galement, jeunesse studieuse et quelque peu sanguinaire ! L'autorité française s'est fait, d'ailleurs, une loi d'intervenir le moins possible dans le ménage universitaire. J'ai recueilli à cet égard, de la bouche même de M. Paul Tirard, les déclarations les plus intelligemment libérées et les plus appropriées, je pense, à la situation. Je ne crois pas desservir M. Tirard en apportant ce fait. M. Paul Tirard est résolu à laisser aux enseignants et aux pascagnés tous les priviléges compatibles avec le maintien de l'ordre public et avec la déférence due aux vainqueurs.

Il a raison. La violence engendre la violence. L'autorité alliée ne tarderait pas à se faire détester plus encore si elle prétendait diriger les opinions des intellectuels rhénans. Il faut que les pangermanistes en arrivent à reconnaître d'eux-mêmes l'absurdité et la naissance, comme on disait autrefois, de leur doctrine. L'influence française qui va rester prépondérante à Bonn pendant des années pourra heureusement s'exercer dans ce sens ; mais c'est une entreprise de longue haleine.

J'ai eu le plaisir de m'entretenir quelques instants à Bonn avec un jeune professeur qui s'est fait une spécialité de l'étude critique de la littérature française, surtout de ses représentants les plus jeunes et les plus hardiment novateurs. M. Curtius a publié un livre — qui fut d'abord un cours professé à Bonn — où les écrits de Péguy, Suass, Rion, Gide, Agathon sont finale-

Gazette de Lausanne
ET JOURNAL SUISSE

FONDÉE EN 1798

ANNONCES :**PUBLICITAS**

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE rue Richard, 3

et Succursales, Agences, Correspondants

en Suisse et à l'étranger.

PRIX DES ANNONCES

Pour le canton..	0.40 cent	la ligne
Pour la Suisse..	0.50 ..	ou
Pour l'étranger..	0.50 ..	son espace
RÉCLAMES	Fr. 1.50 ..	corps T

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis

Destruction et restauration
du bassin houiller
du Nord et du Pas-de-Calais

Il répondit avec la plus grande prévenance à toutes mes demandes. Sur quoi je m'éloignai. Mais mon accent avait sans doute donné l'éveil au portier. Croitant reconnaître en moi un Français, il m'aborda quelques instants plus tard et, brusquement, me posa cette question : « Est-ce que j'ose vous demander ce que vous pensez de l'avenir de l'Allemagne ? »

Je l'interrogeai sur l'état d'esprit des étudiants au lendemain de la défaite. Il constata l'existence d'un courant pangermaniste, exacerbé par le désastre, une soif de revanche attisée par la présence des troupes alliées en Rhénanie. Mais il me signala d'autre part, une nouveauté curieuse : un mouvement de sympathie enthousiaste pour le socialisme extrême, un appétit de bouleversement général qui se manifeste par une étude passionnée de la poésie et des philosophies orientales. Les adeptes de cette école déclarent : « L'Occident a fait faillite. La démocratie française et le libéralisme anglais sont aujourd'hui choses vieilles et dépassées. L'Allemagne doit se retrouver aux sources mêmes de la pensée humaine. Qu'elle s'instruise auprès des Russes, des Chinois, des Hindous ! »

Il parut soulagé par ma réponse. Son visage angoissé s'éclaira un peu. Je me rongeai. J'étais infiniment flatté d'être pris pour la Pitthe de Delphes. C'était la première fois qu'une telle audace était mon partage. Mis en confiance par la réponse favorable de l'oracle, le portier continua son différent interrogatoire. Et j'eus l'explication de son inquiétude. Il croit, on lui avait dit que les Français n'évacueront jamais la rive gauche du Rhin et qu'ils voulaient l'annexer (*annexieren*). Ce fonctionnaire rhénan en éprouvait un patriotique chagrin. Je le rassurai de mon mieux. Je lui représentai que la France s'estimait assez grande comme elle est, qu'elle ne songe point à s'incorporer des territoires germaniques. Elle n'était venue sur le Rhin que pour fonder sa propre sécurité et pour apporter l'ordre. Les gens de Bonn ne vivent-ils pas sous un régime plus confortable que ceux de la Ruhr, en proie à la guerre civile ?

Le portier, cependant, n'était qu'à moitié convaincu. Et je ne jurerais pas que mon pronostic sur les dessins français lui paraît d'autant bon aloi que ma prophétie sur le relèvement de l'Allemagne. Son langage ingénue témoignait aussi bien de la campagne haineuse à laquelle se livra la presse du Reich contre la politique censément annexionniste de la France dans le *Rheinland*. On cherche sur la rive droite à entretenir le chauvinisme de la rive gauche en brandissant, au moins prématûrement, le fantôme de l'annexion française. Cette agitation rend difficile aux autorités occupantes leur politique de conciliation et de libéralisme. Les Rhénans, chauffés à blanc par la propagande pangermaniste, clandestine mais toujours intense, attribuent à des arrières-pensées invavoulables les complaisances qu'on leur marque.

J'aurai compris, au surplus, que l'état d'esprit de mon portier était celui de la grande majorité des Rhénans. Encore une fois, les anciennes sympathies françaises de ce pays ont presque totalement disparu. On m'a nommé quelques savants, quelques lettrés qui se proclament francophiles ; mais c'est coquetterie d'intellectuels. La population, dans son ensemble et dans son tréfonds, est résolument germanique. Tout ce qu'on peut espérer, c'est qu'on arrivera avec le temps à la « dépressoiser ». Plus on réfléchit sur le douloureux problème des rapports de l'Allemagne avec le reste du monde, plus on arrive à cette conclusion que la seule solution raisonnable consisterait à créer une Allemagne fédérale.

Mais la politique à courte vue des Anglo-Saxons a étouffé dans l'œuf, au lendemain de l'armistice, les tendances particularistes. Sera-t-il possible de les faire renaître ? Il y faudra, en tout cas, beaucoup de temps.

Maurice MURET.

Diagnostic

En voyage..., ce 1er avril 1920. M. Feyler me permet-il un mot d'explication au sujet de son article et du miens sur la question des maisons de jeu ?

Si, dans le village où M. Feyler exerce ses droits d'électeur, personne n'a eu la naïveté devant le contre-projet des Chambres, je tiens à l'assurer que dans le milieu où je vis, ce texte fédéral, hypocrite et sournois, a été réellement refleté avec dégoût. J'ai donc usé d'une expression qui est strictement exacte, je la maintiens.

Votre bien dévoué,

Philippe GODET.

Je remercie mon honné Maitre, M. Ph. Godet, de l'attention qu'il a bien voulu porter à mon passager propos. Nous sommes d'accord. Dans son collège on a voté ; on n'a pas voté dans le mien. C'est une simple affaire d'estomacs.

F. FEYLER.

Cet idéal n'est pas encore, je le crains, à la veille de se réaliser. J'en ai eu, au moment de quitter Bonn, la preuve trop convaincante. Je m'appretais à monter dans le train à destination de Coblenz. Je demandai quelques renseignements pratiques au portier à redingote bleue et casquette rouge qui arpental le qual-

supérieure constituée par de la craie, une couche inférieure constituée par de l'argile au-dessous de laquelle se trouve le terrain houiller. La couche de craie est entièrement fissurée, par conséquent excessivement perméable à l'eau. Dans cette partie, le puits est revêtu d'une cuirasse en fonte parfaitement étanche que l'on nomme *cuvelage*. Dans la partie inférieure, où l'argile est étanche par elle-même, le cuvelage n'est pas nécessaire et le puits est alors revêtu d'une simple maçonnerie. Derrière le cuvelage existe aussi un bétonnage qui remplit tous les vides entre le cuvelage et le terrain.

Les Allemands ne se gênent pas pour dire que tout l'effort de la guerre était dirigé contre l'Angleterre qu'ils trouvaient toujours devant eux dans leurs tentatives d'expansion coloniale, qui empêchait leur accès aux Indes en barant l'extrémité du chemin de fer de Bagdad, qui, malgré le prodigieux développement des flottes militaire et commerciale de l'Allemagne restait maîtresse de la mer, qui cherchait à éviter de détruire les positions les agents commerciaux allemands dans le monde entier.

Mais, entre l'Allemagne et l'Angleterre il y avait la France, liée à sa voisine d'outre-Manche par une entente que l'imminence du danger avait rendue toujours plus étroite. De nombreuses tentatives de rapprochement, appuyées même par des hommes politiques français avaient été faites. On avait essayé de la pénétration pacifique qui donnait d'excellents résultats. Dans tous les domaines économiques les produits allemands, surtout les machines, envahissaient le marché français, et il aurait suffi de quelques années de ce régime pour que, les Allemands eux-mêmes veulent s'établir en France, il se soit opéré une lente dissolution de la nation française trop peu prolifique dans la nation allemande affligée de surpopulation.

Il était du plus haut intérêt pour l'Allemagne d'empêcher par tous les moyens le développement de l'industrie nationale française, et nous avons à maintes reprises entretenus nos lecteurs de nombreuses tentatives, la plupart couronnées de succès, qui furent faites pour remplacer en France les affaires industrielles nationales par des affaires allemandes. C'est ainsi que l'utilisation des déchets animaux dans la France entière avait passé entre des mains allemandes, mimées d'un outillage supérieur (voir *Gazette de Lausanne* du 29 avril 1917. Le péril économique).

Par-dessus tout il s'agissait de mesurer parcimonieusement aux Français le charbon, pain de l'industrie, et, à cet effet, les Allemands avaient trouvé un bon moyen en livrant leur charbon que contre du minerai de fer. On sait qu'ils avaient des intérêts dans trente concessions ferrifères françaises, dont vingt-et-une étaient leur propriété exclusive. On sait que l'Allemagne, ayant sept fois plus de charbon que la France n'était gênée dans sa roayauté continentale du charbon que par l'Angleterre.

Aussi, lors de l'envahissement de la France, les Allemands ne négligèrent-ils pas de ruiner l'industrie des régions envahies, en portant leur principal effort sur les mines de charbon.

Dans le magistral discours prononcé par M. Gruner devant la Société des ingénieurs civils de France, le 9 janvier 1920, lors de son installation en qualité de président, nous trouvons un saisissant tableau de ce que fut cette destruction dont la perfection, froidement calculée, laisse loin derrière elle tout ce que l'Histoire nous enseigne au sujet d'événements de ce genre.

Nous rappelons que la consommation française d'avant-guerre était en chiffres ronds de 60 millions de tonnes de charbon par année, dont 29 millions provenaient du bassin houiller du Nord et du Pas-de-Calais, 11 millions des bassins du Centre et du Midi, 4 millions de Belgique, 5 millions d'Allemagne, et le reste, soit 11 millions environ, principalement d'Angleterre. Il s'agissait donc d'isoler la France de son bassin du Nord, de la Belgique, et des ports maritimes. La France, réduite au sixième de son approvisionnement, allait manquer du combustible, source première de toute possibilité de lutte industrielle, et par épuisement et de restauration souterraine.

Rendre inabordables les gisements souterrains ne suffisait pas. Il fallut rendre inutilisables toutes les installations de surface, de façon à reculer la date du commencement des travaux d'épuisement et de restauration souterraine.

Pour les machines d'extraction, chaque cylindre est brisé, chaque tiroir de distribution a reçu sa charge spéciale d'explosif, chaque bouton de manivelle a été coupé à la dynamite ; contre le gros arbre on a mis une charge suffisante pour le couper au voisinage des coussinets en mettant d'un seul coup le bâti en morceaux.

Les ventilateurs, les compresseurs d'air, les chaudières, subirent le même sort, puis on détruisit les bureaux avec tous les plans et registres de comptabilité, enfin on s'attaqua aux bâtiments, aux maisons ouvrières, de telle façon que toute cette riche contrée n'est plus qu'un champ de ruines.

Jusqu'aux premiers jours d'octobre 1918 les puits infacts du Nord n'avaient encore pourvu pour le compte des envahisseurs, mais lorsque ces derniers sentirent venir l'heure de la retraite, ils détruisirent le muraillement des puits, fit ébouler les voûtes des voies d'accès et les chambres des machines souterraines. Il reste aussi au fond des charges non explosées.

Rendre inabordables les gisements souterrains ne suffisait pas. Il fallut rendre inutilisables toutes les installations de surface, de façon à reculer la date du commencement des travaux d'épuisement et de restauration souterraine.

Pour les machines d'extraction, chaque cylindre est brisé, chaque tiroir de distribution a reçu sa charge spéciale d'explosif, chaque bouton de manivelle a été coupé à la dynamite ; contre le gros arbre on a mis une charge suffisante pour le couper au voisinage des coussinets en mettant d'un seul coup le bâti en morceaux.

Enfin toutes les réserves de combustible laissées à la surface furent incendiées.

Voici maintenant le bilan de cette œuvre satanique :

220 fosses sont rendues inutilisables pour plusieurs années.

Toutes les installations du jour sont complètement détruites.

Toutes les installations de chemin de fer sont détruites.

Tous les ponts de routes et de chemins de fer sont coupés et effondrés.

ANNONCES :**PUBLICITAS**

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE rue Richard, 3

et Succursales, Agences, Correspondants

en Suisse et à l'étranger.

PRIX DES ANNONCES

Pour le canton..	0.40 cent